

## **La beauté de Sainte-Enclave (novembre 2000)**

Suzanne Robert

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (2001). La beauté de Sainte-Enclave (novembre 2000). *Liberté*, 43(1), 117–129.

Hors les murs

## La beauté de Sainte-Enclave (novembre 2000)

Suzanne Robert

*J'ai aménagé mon terrier, et le résultat  
semble être une réussite.*

Franz Kafka, *Le terrier*

L'Europe centrale en fin octobre. Ciels plombés. Humidité qui perce les os. Toutes ces forêts plantées, ces rangs de conifères en échiquier, ce quadrillage serré de terres cultivées, de villages aux toits de tuile rouge. Toutes ces villes rompues aux trésors de l'architecture. L'Europe, toute histoire, sans espace. Toute en verticalité temporelle, sans horizon.

La Moravie et la Bohême, d'abord. L'arrivée à Prague la bohémienne, un vendredi treize. L'hôtel de la rue Lihovarská, dans Vysočany, l'un des quartiers ouvriers du nord-est. Dans le quartier Libeň, tout à côté, se déroule *Les Nocés dans la maison* de l'écrivain morave Bohumil Hrabal, né en 1914 à Brno, où naquit aussi Gregor Mendel. « Ici à Libeň, par la vitre du tram je vois des petits parcs, des arbres et la rivière Rokytka, tandis qu'à Žižkov<sup>1</sup> tout n'est que pierre et même les noms des rues de Žižkov m'emplissent d'effroi, comme les messes de l'Avent, la maison

<sup>1</sup> Autre quartier ouvrier.

de redressement, la caserne et la prison... La Place de Constance<sup>2</sup>, la rue Tomáš Štítný, Milíč de Kroměříž, Roháč z Dubí, la colline des Fours aux juifs, la rue Jesenius, bref des rues qui sentent la haine<sup>3</sup>. »

Le tram 3 qui va de l'hôtel à la Vieille Ville quitte le quartier Vysočany, laisse Libeň sur la droite, traverse le quartier Karlín en direction de la Vltava (mieux connu sous son appellation allemande « Moldau », immortalisée en musique par Smetana). Il en traverse un bras mort – « Ainsi, nous sommes arrivés au bout de l'allée, les gens endimanchés s'en retournaient vers leur déjeuner dominical, le bras mort de la Vltava rejoignait le fleuve, un vapeur d'excursion descendait le courant laissant derrière lui une légère fumée<sup>4</sup> », écrit Hrabal – , puis enjambe tout le fleuve par le pont Libenský – « J'étais assise dans ce crépuscule épais, le soleil s'était depuis longtemps couché derrière les nuages, je regardais les lumières qui s'allumaient sur le pont de Libeň, les tramways beiges illuminés qui passaient dessus, tout ce pont de tramways se reflétait dans les profondeurs du fleuve sombre, quelque part au-delà de Prague il y a eu un éclair puis j'ai entendu le tonnerre<sup>5</sup> » – et, enfin, retransverse une boucle de la Vltava vers le sud, par le pont Hlávkův. Au loin, dans le soir tombant, le pont Charles et sa statuaire noircie. « Des gens qui foulent des ponts obscurs en passant devant des saints avec une lanterne dépolie... » (Franz Kafka à Oscar Pollack, 1903). « Je traversai les arcades en pierre de taille du Ring de la vieille ville, passai devant la fontaine de bronze dont les grilles baroques laissaient pendre des stalactites, franchis le pont de pierre avec ses statues de saints et celle de Jean Népomucène en pied. Au-dessous, le fleuve écumait de haine contre les piles. » (Gustav Meyrink, *Le Golem*<sup>6</sup>).

---

<sup>2</sup> C'est là que Jan Hus, chef spirituel d'un mouvement (les hussites) qui prônait le renouvellement de l'Église, fut brûlé vif le 6 juillet 1415 par ordre d'un tribunal d'Inquisition.

<sup>3</sup> Traduit du tchèque par Claudia Ancelot. Coll. « Points / Roman », n° 569, p. 44.

<sup>4</sup> *Op. cit.*, p. 75.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 149.

<sup>6</sup> Traduit de l'allemand par Denise Meunier. Bibliothèque Marabout, série « Fantastique », n° 387, p. 72.

Si l'on descend plutôt par le tram 8 jusqu'au cœur de Prague, on ne voit pas la Vltava. On passe juste au coin de la rue Salvoda où Kafka, qui aimait les occupations manuelles, se faisait parfois aide-menuisier dans un atelier de Karlín, comme il avait été aide-jardinier dans le jardin Dvorský, dans la Nouvelle Ville près de la Vltava. Le tram longe, sur la rue Sokolovská, la façade d'un marché que gardent deux énormes bœufs de pierre aux cornes recourbées.

Octobre, un vendredi treize, soir de pleine lune, dans la Prague du Golem, créature fabriquée à l'aide d'artifices cabalistiques par le rabbin Löw, dans la Prague du *Golem* de Gustav Meyrink. Sur la place Vaclavské, d'habiles voleurs à la tire qui empochent passeports, cartes de crédit, argent. Les victimes, pour la plupart des touristes, s'entassent dans des postes de police sordides, minuscules, installés dans des appartements mitieux au fond de ruelles sombres, où on les traite comme du bétail, où ils attendent pendant des heures un traducteur-interprète qui ne vient pas. Pour obtenir de nouveaux passeports, il faut se rendre aux ambassades dans les beaux quartiers du château (Hradčany). L'ambassade du Canada, fermée les week-ends – quand elle ouvre, le lundi matin, on voit sur le mur d'entrée une immense photographie ancienne de la reine d'Angleterre Elizabeth II. Souvenir de Russie en attendant le tram 22, qui mène de l'ambassade canadienne au monastère Strahov : pareille à plusieurs allées de petites villes russes, la rue Mariánské Hradby, étroite allée bordée par les cours ombragées de villas somptueuses, où, sur un terre-plein herbeux longeant les murs des jardins, passe le tram comme dans une forêt. Puis le couvent Strahov, fondé en 1140 par l'ordre des Prémontrés, avec ses deux bibliothèques âgées de huit cents ans, remplies d'in-folio précieux, d'incunables, de manuscrits enluminés, de globes terrestres. Dans les vitrines de collection des moines, une corne de narval, des papillons de nuit, des tortues, et dans un cadre vitré, les étapes de formation de la soie dans les cocons.

En redescendant à pied vers la Vltava à travers le quartier de la Malá Strana (le « Petit Côté »), le café Savoy. Une longue pause dans la lumière du café Savoy, à ne pas confondre avec le café

du même nom, aujourd'hui disparu, où Kafka allait entendre des pièces en yiddish jouées par des amis acteurs venus de Pologne. Beaucoup de ces cafés célèbres ont disparu, où bouillonnait la vie artistique et intellectuelle de Prague. Disparus le café Union, le café Arco, le café National – « Il passait maintenant des nuits au café National, écoutant en silence des hommes plus âgés et sérieux, dont il croyait qu'ils étaient l'élite de la population. C'étaient des poètes et des peintres, des acteurs, des étudiants. Ils avaient tous, dans leur comportement, quelque chose qui tout d'abord l'avait vivement choqué ; mais il cherchait maintenant à s'y habituer. À l'heure de la sortie des théâtres, ils se retrouvaient, fatigués et maussades, et ils se saluaient d'un sourire de pitié réciproque. » (*Frère et sœur*, Rainer Maria Rilke<sup>7</sup>). Disparus aussi le Continental, le Radetsky, le Louvre où Kafka et Max Brod avaient l'habitude de se rencontrer. Le célèbre café Slavia, véritable institution pragoise, existe toujours face au Théâtre National, mais en version rénovée<sup>8</sup>, très bellement et très sobrement d'ailleurs, (ô cette bouleversante horloge vert phosphore !) ; depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, il était considéré par les poètes tchèques nationalistes et dissidents comme une enclave libre au sein du monde totalitaire. Existente encore le somptueux café de la Maison municipale décoré par Alfons Mucha – les week-ends, on y joue, au piano et au violon, des mélodies tchèques de Smetana, de Dvořák, de Janáček – et le café de l'hôtel Europa, vieillot et poussiéreux, qui vit Kafka lire, le soir du 4 décembre 1912, sa nouvelle *Le Verdict*.

Tous les cafés de l'Europe centrale disparaissent au rythme effarant de l'américanisation mondiale pour être remplacés par des *McDonald* et par les *Kentucky Fried Chicken* du colonel Harland Sanders, entreprise fondée en 1940 à Laurel County, au Kentucky, au cœur même de la forêt où Daniel Boone fit ses prouesses...

---

<sup>7</sup> Dans *Histoires pragoises*. Traduit de l'allemand par Hélène Zylberberg et Louis Des Portes. Coll. « Points », série « Récits » n° 100, p. 102.

<sup>8</sup> Au début des années 1990, les nouveaux propriétaires se montrant peu enclins à terminer rapidement les travaux, Václav Havel les pressa, par lettre, d'activer les choses et de procéder à la réouverture de ce lieu cher.

Les appartements qu'habita Kafka dans sa Prague natale forment un réseau qui, superposé au cœur de la ville, le contiendrait tout entier. En 1890, le ghetto juif de Prague compte quelque deux mille personnes vivant dans des conditions insalubres. « Soudain, je me trouvai dans une cour sombre, regardant par l'encadrement d'une porte cochère rougeâtre – de l'autre côté de la rue étroite et crasseuse – un brocanteur juif appuyé à un éventaire dont les vieilles ferrailles, les outils cassés, les fers à repasser rouillés, les patins et toutes sortes d'autres choses mortes escaladaient les murs » (*Le Golem*, Gustave Meyrink<sup>9</sup>). Vers 1897 commença l'« assainissement » du ghetto, apparemment pour des raisons d'hygiène publique, mais en réalité pour donner à la bourgeoisie montante des espaces de construction domiciliaire. La population juive de Prague ne s'opposa pas à cette démolition du symbole de plusieurs siècles de discrimination. La famille Kafka habita, de 1907 à 1913, dans les nouveaux appartements luxueux construits après l'assainissement.

Vers 1920, le nationalisme tchèque, bafoué de toutes parts, lutte contre la domination germanique et verse dans l'antisémitisme. « Des après-midi entières, je suis maintenant dans la rue et je baigne dans la haine antisémite. J'ai une fois entendu qualifier les Juifs de race galeuse », écrit Kafka à Milena Jesenská en 1920. Elli, Valli et Ottla, les trois sœurs de Franz Kafka, mourront dans des camps de concentration nazis et Milena Jesenská également, en 1944 dans le camp de Ravensbrück en Allemagne, bien qu'elle ne fût pas juive (on la tua pour son militantisme de gauche)<sup>10</sup>. Du ghetto juif de Prague, il ne reste plus de nos jours que le vieux cimetière, ainsi que quelques synagogues ; dans la synagogue Pinkas, les murs sont couverts des noms de tous les Juifs de Prague et de ses environs morts dans des camps. Quelque soixante-dix-sept mille noms. Nausée. Tapissant les murs du second étage, des dessins faits par des enfants juifs du camp de Terezín, au nord de Prague ; Friedl Dicker-Brandeisová (1898-1944), une peintre diplômée du Bauhaus à Weimar et élève de Paul Klee, elle-même enfermée à Terezín, qui donnait en secret

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 8.

<sup>10</sup> Pourrait-on dès lors affirmer que, si Kafka avait survécu à la tuberculose, c'eût été pour aller mourir ensuite dans un camp de concentration ?

aux enfants du camp des cours de dessin, conserva cachés dans des malles environ quatre mille cinq cents dessins avant qu'on ne la déporte à Auschwitz ; après la guerre, on découvrit les malles et le contenu fut remis au musée juif de Prague.

Le train vers la Pologne. La traversée des monts Sudètes, le passage de la frontière (à quoi servent vraiment ces tonitruantes mais superficielles vérifications de passeport ?). Les centrales nucléaires, les wagons chargés de charbon. L'arrivée à Krakow, à Cracovie, au soir. L'odeur acide qui saisit au sortir de la gare. Cracovie la médiévale, entourée par un immense complexe sidérurgique polluant qui érode l'air et la pierre. Cracovie la sulfocante, que les Tatras, massif le plus élevé des Carpates s'étendant au sud de la Pologne, confinent à sa grisaille empoisonnée. Cracovie la mystérieuse, au soir, sous ses réverbères éclairant les vitrines des nombreuses librairies, les porches sculptés, les fortifications, la Barbacane, le théâtre Juliusz Slovacki, juste devant les fenêtres de l'hôtel Pollera – ô cette chambre immense tendue de velours vert pin ! et ce vitrail de l'escalier, à l'iris presque noir !

Cracovie la millénaire, épargnée par les guerres, mentionnée dès 965 dans les récits des voyageurs arabes. Le roi Casimir le Grand y fonda une université en 1364, la plus vieille d'Europe, que fréquenta plus tard Copernic. C'est de cette époque que date la Halle aux Draps sise au cœur de la place du marché, la plus grande place d'Europe, où l'on vend encore aujourd'hui des dentelles, de l'argent, du cuir, de l'ambre. Dans le plus haut clocher de l'église Mariacki, sur le flanc au nord-est de la place, un gardien-musicien joue à toutes les heures un air de trompette pour commémorer le souvenir de celui qui, sept cents ans plus tôt, avait lancé l'alarme du haut de la tour pour prévenir les Cracoviens de l'arrivée des envahisseurs tatars. Vous flânez sur la place, et la trompette vient tout à coup élever la voûte de vos rêveries.

Au-dessus de la Halle aux Draps, la Galerie Nationale, avec les peintres polonais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. *Le cercueil du paysan, Les cueilleurs de betteraves, Chardons,*

*Vent sur la montagne, Quelque part en Ukraine*<sup>11</sup>. Ce sombre *Lever de soleil* (1884) de Stanislaw Maslowski : un trou jaune comme une lune, montant derrière des chicots d'arbres noirs qui émergent de terres inondées. Ce déchirant *Polonia* (1894), projet de vitrail, par Stanislaw Wyspiński. *Le Nuages sur le Dnieper* (Jan Stanislawski, 1903), qui rappelle (ou plutôt, qui a inspiré ?) les pures pâtes d'horizon de Nicolas de Staël<sup>12</sup>, ce Russe qui vécut en Pologne et en France avant de se suicider. La *Terre* de Ferdynand Ruszczyk (1898), frôlée par de titaniques nuages à la Rodolphe Duguay<sup>13</sup>. Et le *Paysage d'hiver* de Julian Falat (1915), longue faille d'eau glacée dans une neige à perte de vue, comme dans les paysages laurentiens de Maurice Cullen.

Au sud de la grande place, la rue Grodzka, qui formait un tronçon de la route des marchands menant de la Bohême à la Baltique ; elle débouche sur Wawel, le château des rois de Pologne jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, sur les rives de la Vistule. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les trésors de Wawel furent envoyés au Québec pour y être protégés ; mais à la fin de la guerre, le gouvernement Duplessis refusa de les rendre sous prétexte que la Pologne était devenue communiste ! Wawel ne récupéra ses biens qu'en 1959, à la mort du sinistre Duplessis. Sous les remparts du château, devant la Vistule grise, un dragon de métal crache le feu à toutes les minutes...

Plus au sud encore, dans une boucle de la Vistule, le quartier Kazimierz, fondé en 1335 par le roi Casimir à l'époque où la Pologne était le seul pays européen à accueillir les Juifs. Ces derniers y résidèrent jusqu'en 1939 ; dans les années qui suivirent, les nazis en firent un ghetto qu'ils vidèrent peu à peu de leurs habitants, pendant que l'industriel Oskar Schindler, originaire de Zwittau-Brinnlitz en Tchécoslovaquie, s'installait à Cracovie pour y exploiter une première usine, puis une seconde dans le camp de Plasnow, et réussissait à sauver plusieurs cen-

<sup>11</sup> Les frontières polonaises s'étant souvent déplacées au cours de l'histoire, elles ont alternativement inclus et exclu des régions limitrophes de l'Ukraine.

<sup>12</sup> Voir le texte de Jean-Pierre Issenhuth, « Le saladier » dans *liberté*, n° 231, p. 176-179.

<sup>13</sup> Voir le n° 231 de *liberté* consacré à Rodolphe Duguay.



taines de vies humaines. Partout on parle encore d'Oskar Schindler à Cracovie.

Dans les contreforts des Carpates, à une douzaine de kilomètres au sud de Cracovie, au cœur de la campagne parsemée de maisons de bois : la mine de sel de Wieliczka. Exploitée depuis le néolithique (-6000 ans), elle contient les résidus d'une mer du Miocène (-25 millions d'années) qui s'est évaporée. Jadis, les mineurs descendaient dans les entrailles de la terre à la faible lueur de petites lampes à l'huile, imaginant mille créatures rôdant autour d'eux, source de nombreuses légendes. Dans la crainte de subir leurs assauts, les mineurs ont construit des chapelles souterraines parfois très élaborées. La mine a une profondeur de 327 m et totalise 250 km de galeries ; on y trouve plusieurs petits lacs, d'un vert très profond, yeux opaques dans le ventre de la terre.

À une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Cracovie, sur une surface comparable à celle de l'île de Montréal : les camps d'Oświęcim-Brzezinka, mieux connus sous leurs noms allemands d'Auschwitz-Birkenau. La porte d'Auschwitz, camp de travail, surmontée de l'inscription « *Arbeit macht frei* » (Le travail rend libre). La porte de Birkenau, camp de la mort, sous laquelle passe la voie ferrée menant aux chambres à gaz et aux fours crématoires. Des baraques de brique à Auschwitz, des baraques de planches – ce qu'il en reste – à Birkenau. Les latrines : un banc de ciment d'une trentaine de mètres creusé de deux cents trous ; on n'y allait que par groupes de deux cents et pour vingt secondes seulement. Le seul moyen de se suicider : se jeter contre les barbelés électrifiés. Rien à vendre dans les vitrines d'exposition d'Auschwitz : des montagnes de lunettes, valises, chaussures, châles de prière, dentiers, membres artificiels, peignes, cheveux. Le zyklon, sous forme de beaux cristaux aux reflets bleutés qui, dans les chambres à gaz, dégageait un poison mortel au contact de l'air, décolorait les cheveux ; ainsi, quand les nazis désiraient conserver une chevelure de couleur exceptionnelle, ils rasaient le crâne de son propriétaire avant d'envoyer ce dernier à la mort. Des milliers de rouleaux de tissus fabriqués avec des cheveux de Juifs morts dans les camps ont été découverts dans des filatures

allemandes après la guerre, ce que, dit-on, le peuple allemand ignorait... Les néologismes « génocide » et « crime contre l'humanité » sont nés au procès de Nuremberg.

Le train vers Budapest. La traversée nocturne des Carpates occidentales. Les frontières polonaise, slovaque, puis hongroise. L'arrivée à la gare au matin, dans le soleil d'octobre. La longue marche jusqu'à l'hôtel Erzsébet (ou Elizabeth). Buda, le Danube, Pest. Deux millions d'habitants. Le passé romain, barbare, magyar, turc, autrichien, nazi et soviétique de la Hongrie. L'étonnante langue d'origine finno-ougrienne teintée d'apports turcs... « *Skønt jeg er sikker på...* » ?

Buda. Le funiculaire vers la colline du château du XIII<sup>e</sup> siècle, occupé par les nazis pendant la guerre, presque entièrement détruit par eux au moment de leur fuite, puis reconstruit. Le bastion des pêcheurs orné de tourelles de pierre blanche à l'aspect oriental. Devant l'église de Mátyás, un cruel piège à touristes ; un pauvre faucon vivant, masqué, accompagné d'une jeune fille qui attend qu'on la paie pour le photographe. Sur le Danube, en bas, l'île Margit, la « perle verte » couverte de jardins, de ruines turques, et interdite aux voitures. Les ponts entre Buda et Pest. Le somptueux Pont de Chaînes, détruit par les nazis puis reconstruit, comme tant d'autres qu'ils firent sauter avant de quitter la ville, de préférence à l'heure où y passaient les travailleurs. Le pont Erzsébet (nommé en l'honneur de l'impératrice Sissi ?) ; l'hôtel (bruyant) du même nom ; en face, le musée littéraire Sándor Petöfi en l'honneur du poète national qui participa à l'insurrection nationaliste de 1848 contre la dynastie des Habsbourg et son représentant, l'empereur François-Joseph, époux de Sissi. On compte beaucoup de ces petits musées commémoratifs à Budapest, tels ceux consacrés au poète Endre Ady, au peintre et écrivain Lajos Kassák, à l'artiste Imre Varga, à l'acteur Bajor Gizi, au peintre Victor Vasarely, à l'écrivain Mór Jókai, etc.

Pest. La ville commerciale. Il faut absolument remonter la rue Andrassy jusqu'à la Place des Héros ; rue bordée d'arbres, de villas, d'ambassades, lumière dorée dans le filtre dentelé des arbres. On croise l'avenue où habitait Franz Liszt et celle où com-

posait Zodály Zoltán. On débouche sur la Place, bordée par des musées. Au centre, le monument du millénaire : vers l'an 895, des tribus nomades venues de l'est se sédentarisent dans le bassin des Carpates et s'unissent sous l'autorité du prince Árpád ; le voilà donc sur son socle, le bel Árpád de pierre sur son noble cheval, encore un brin barbare, entouré des chefs de tribus casqués de plumes, lance à la main. Devant la place, une vaste allée, longue, à perte de vue ; il faut emprunter l'allée Dózsa György sur toute sa longueur, pour sa ressemblance avec de grandes avenues moscovites baignées de lumière poudreuse, comme une vapeur d'or.

Plus au centre de Pest, le café Gerbeaud (ô ces comptoirs de pâtisserie sculptés et ce gâteau Dobos avec un verre de Tokaji glacé !), les magasins de tissus et de broderies magyars, les thermes turcs construits sur les sources d'eau chaude, le reflet ciselé du Parlement sur la surface du Danube, les longues péniches sur le fleuve.

À la fin de l'entre-deux-guerres les Hongrois, encore une fois victimes des « mauvais choix » (soyons indulgents) qu'ils ont faits tout au long de leur histoire, se soumettront aux mussoliniens et aux hitlériens pour redresser leur piètre situation économique et regagner des territoires perdus lors de la Première Guerre mondiale. Ils décréteront très tôt des lois antisémites et enverront plus tard, au plus fort de la Seconde Guerre mondiale, plus de cinq cent mille Juifs dans des camps de la mort. C'est ici même à Budapest que le diplomate suédois Raoul Wallenberg sauva des milliers de Juifs avec l'aide de la Croix Rouge de Suède.

En 1949 s'installe en Hongrie un régime communiste draconien ; en 1954, à la mort de Staline, deux rivaux communistes hongrois s'affrontent : le dogmatique Rákosi et le réformateur Nagy. Le camp de Nagy se soulève en 1956 contre le régime totalitaire de Moscou ; la répression sera terrible et sanglante. Sur un petit pont de métal dans un parc de Pest, un homme de bronze, en imperméable et chapeau, parapluie au bras, se tient debout, les mains appuyées sur la rampe du ponceau ; c'est Imre

Nagy, le martyr de la révolution de 56. En 1989-1990, l'empire soviétique s'écroule au profit de l'empire américain, lequel s'installe à demeure. On compte plus d'une dizaine de restaurants Harvey's, et tout autant de McDonald dans le cœur de Budapest rongé par la musique américaine. À quelques kilomètres au sud de Buda s'étend le Parc-musée des Monuments communistes. Toute la gigantesque statuaire du réalisme communiste qui ornait les places publiques du pays a été réunie dans ce musée en plein air où des Vladimir Ilitch Oulianov Lénine, sous forme de bronzes de toutes dimensions, haranguent des foules absentes.

Le train du retour. Budapest, Bratislava, Prague. Prague pour quelques jours encore. Le soir, la chambre louée chez une Pragoise dans un quartier du nord de la ville dont les rues rappellent Berlin ; même brouillard glacé, comme dans les toiles du Pragois Jakob Schikaneder. L'appartement vaste, terne, pauvre ; et pourtant, à l'entrée, un immense miroir flanqué de deux luminaires ronds et, dans la chambre, sous une reproduction de la « Calèche dans la nuit » de Shikaneder justement, une armoire vitrée contenant de beaux objets anciens.

Quelques promenades encore, quelques images, les dernières. Cette dame aveugle qui chante près d'une fontaine de la Nouvelle Ville ; sa profonde voix de mezzo-soprano qui croise tout à coup dans l'espace une itinérante extraordinairement belle, mais qui ne semble pas entendre celle qui ne la voit pas et fouille dans une de ces étonnantes poubelles en céramique dont Prague est couverte. Et cette porte poussée par hasard : un immense parc surgissant dans l'embrasure. C'est l'ancien jardin médicinal des Franciscains, bordé par l'église Notre-Dame-des-Neiges datant de 1347. Le groupe de gitans, hommes, femmes et enfants, encerclé par les policiers à la gare. Et le dernier voyage en train : pour quelques heures de flânerie à Český Krumlov, joyau médiéval, site patrimonial mondial de l'Unesco au bord de la Vltava. Château des seigneurs de Bohême, construit vers 1250 ; l'horloge de sa tour multicolore mesure le temps depuis 1590. Les douves asséchées du château sont habitées depuis 1707 par des ours bruns ; d'énormes ours, bruns comme des velours ; ils dorment dans l'herbe verte, sous l'ancien pont-levis

devenu pont de pierre en 1647. Le cours sinueux des rues étroites, les méandres romantiques de la Vltava. Dans l'ancienne brasserie, le Centre d'art Egon Schiele ; le peintre venait souvent travailler ici, dans ce survivant Moyen Âge. Au retour vers Prague, aperçu dans l'omnibus qui sillonne la campagne jusqu'à České Budějovice : dans la cour d'une petite gare, sous les arbres roussis de l'automne, une haute statue de bronze de Lénine avec, au cou, une pancarte (pouvait-on y lire « À vendre » en langue tchèque ?). Puis dans le train vers Prague : sur la banquette opposée, un jeune musicien feuilletant un grand livre couvert de notes de musique qu'il fredonne au passage.

Le pénible vol de Prague à Montréal. Huit heures trente de chaleur suffocante, de promiscuité, de claustrophobie. Puis le retour en voiture vers Sainte-Enclave-des-Lacs au soleil couchant. Et l'arrivée à la maison, la nuit tombée.

ooo

À l'aube du lendemain, un brouillard glacial, dilaté, colle aux fenêtres. Lorsqu'enfin il retombe en charpie, le ciel grésille des rouges de l'aurore. Le paysage s'incarne et, aussitôt révolté, chavire et tombe dans le lac immobile, miroir en aplat sous les sévères montagnes de novembre. Bientôt vient couper le paysage en réflexion un canard noir qui ouvre un sillon argenté. Tout se brouille. Change. Le ciel est maintenant, déjà, d'un bleu glacier.

Je crois être soudée à tout cela, violemment indissociable de ce monde ignoré, agraffée à son échine par une soudure, une soudure grasse, à l'étain. Toute la beauté de Sainte-Enclave-des-Lacs, mouvante, déployée dans le silence, née des orages galactiques de l'univers, puis forgée par la préhistoire, ne doit rien à l'histoire humaine et semble résister encore aux saccages des ambitions utilitaires et de l'impérialisme des loisirs. Toute la richesse historique de l'Europe ne saurait détourner de l'immensité enclavienne. Sainte-Enclave cheville la profondeur à l'éten due. L'Europe, ce réduit surchargé, est une nature morte. Ce qui attache à l'Europe, c'est l'humanité. Ce qui attache à Sainte-Enclave, c'est l'instinct de l'espace. Espace menacé, instinct tou-

jours aux aguets, car la nature humaine ayant horreur du « vide », la beauté sauvage de Sainte-Enclave ne saurait subsister encore bien longtemps. « Mais le plus beau, dans mon terrier, c'est son silence. Certes, ce silence est trompeur. Il peut être brusquement interrompu un jour, et ce sera la fin de tout. Mais pour l'instant il est encore là<sup>14</sup> ».

---

<sup>14</sup> Franz Kafka, *Le terrier*. Traduit de l'allemand par Dominique Miermont. Paris : Éditions Mille et une nuits, coll. « Texte intégral », n° 186, 1998, p. 10-11.